Lundi, 9 Août 1880

SOMMAIRE

L'honorable H. L. Langevin.
Loin du pays.
Çà et là.
Courrier de Hull.
Service télégraphique.
A travers Ottawa.
Marchés d'Ottawa.
Marchés Etrangers.
Feuilleton—A travers champs : *Par Henry Gréville.*

On nous écrit de l'Ile du Prince-Edouard, dit le *Moniteur Acadien*, que la pêche est bonne. Les récoltes ont une belle apparence, mais les pluies fréquentes des derniers jours menacent de les compromettre.

La capitale de Manitoba fait de rapides progrès. Son commerce avec les provinces de l'est augmente beaucoup. Dans le cours du mois de juillet, Winnipeg a acheté des marchandises dans ces provinces au montant de $346,602 ; en juillet 1879, les achats n'ont été que de $234,927 ; une augmentation de $111,675.

Nous lisons dans le *Mail* :

" Nouvelle preuve de la libéralité des Canadiens français : ils s'occupent d'attirer l'immigration anglaise dans les Cantons de l'Est. Le gouvernement de Québec a mis 100,000 acres de terres en réserve pour des colons anglais qui se trouveront au milieu de compatriotes professant la même religion. Cela ne ressemble guère à l'esclusivisme ou à la domination française dont on a si souvent accusé la majorité de cette province, *et il est douteux que leurs détracteurs, dans de semblables circonstances, agiraient avec autant d'impartialité et de générosité.*"

Le *Messager*, parlant du Crédit foncier, dit : " Nous croyons que cette loi est le coup de grâce donné à cette vermine de l'usure qui rongeait notre Canada. Nous y voyons aussi la disparition d'une des causes de l'immigration. Combien de nos pauvres agriculteurs, mis dans l'embarras par une mauvaise récolte ou par tout autre malheur, ont été obligés de recourir à ces vampires qui ne spéculaient que sur la ruine du malheureux ! combien, disons-nous, se sont vus dans l'obligation de vendre leur terre, leurs animaux et leurs outils d'agriculture, et de s'exiler pour refaire une fortune sacrifiée au profit de ces hommes sans cœur et sans pitié. Dieu merci, le gouvernement vient de donner le coup de grâce à ce fléau de l'usure, et le pays doit lui en être reconnaissant."

La *Tribune* de New-York constate par des statistiques les résultats de la protection depuis vingt ans qu'elle est en force aux Etats-Unis.

En 1860 et en 1870, les exportations restèrent au-dessous du chiffre des importations. La différence fut de $37,000,000 la première année, et de $56,000,000 en 1870.

En 1879-1880, l'excédent des exportations de produits domestiques sur les importations est de $156,000,000. Les importations n'ont pas diminué dans cette proportion, comme on pourrait le croire ; au contraire, d'après la *Tribune*, elles ont augmenté de 20 pour cent, et l'augmentation a été encore plus forte que l'accroissement de la population.

Il met en parallèle les dix premières années de la période que ses calculs embrassent, avec les dix dernières, et en attribue l'excellent résultat au mérite du régime républicain.

Le *Herald*, de Montréal, a essayé de convaincre le public qu'il y avait des difficultés au sujet de l'emprunt français.

La *Patrie*, aussitôt, de parler dans le même sens, sans avoir de renseignements plus fondés que son confrère en libéralisme.

Ces journaux seraient heureux de voir échouer une entreprise aussi avantageuse pour la province. Le *Herald*, par fanatisme, déteste tout ce qui est français, et la *Patrie*, tout le monde le sait, est le journal le plus anti patriotique du pays.

Ces bruits étaient entièrement faux. Ils ont été contredits formellement par la *Gazette* de Montréal, toujours très bien renseignée.

L'emprunt a été effectué et l'argent est à la disposition de la province. Il a été fait à quatre vingt dix-huit, payable en louis sterling à Paris ; l'intérêt et le fonds sont payables en louis sterling à Londres.

Le *Times* de Londres du 21 juillet publie ce qui suit :

"Jeudi partira de Liverpool une autre députation de fermiers appartenant à diverses parties de l'Angleterre, pour visiter le Canada, sur l'invitation du gouvernement fédéral, dans le but de renseigner leurs voisins sur la nature et les avantages de ce pays comme champ d'émigration pour les cultivateurs pratiques ayant quelque capital. Nous croyons savoir que l'honorable M. John Henry Pope, ministre de l'agriculture au Canada, a l'intention d'organiser un plan d'immigration sur une grande échelle durant son séjour en Angleterre."

Le *Daily Courier* de Liverpool s'exprime ainsi :

" Les délégués en question viennent d'arriver, et ils doivent être suivis par d'autres qui s'occuperont aussi d'explorer les différentes provinces pour juger par eux-mêmes des avantages qu'elles peuvent offrir aux immigrants."

L'HONORABLE H. L. LANGEVIN

et les Canadiens-français du canton de Dover, Ont.

A la demande de plusieurs de nos lecteurs, nous reproduisons le texte même de l'adresse qui fut présentée à l'honorable ministre des travaux publics par ses compatriotes Canadiens-français du canton de Dover :

A l'honorable Hector L. Langevin, C. B., ministre des travaux publics pour la Puissance du Canada.

Cher Monsieur,

C'est avec la plus grande joie que nous venons saluer, en votre personne, l'un des membres les plus distingués du gouvernement canadien. Nous regrettons que les exigences de la moisson retiennent au champ un grand nombre de nos compatriotes qui se seraient empressés de venir vous recevoir.

Permettez qu'au nom de vos compatriotes Canadiens-français du comté de Kent, nous vous exprimions notre profonde gratitude pour l'intérêt particulier que vous leur portez—et dont vous voulez bien leur donner une nouvelle preuve par votre présence au milieu de nous. Qu'il nous soit aussi permis de remercier l'honorable sénateur Northwood et notre digne représentant à la Chambre des communes, R. Stephenson, écr, qui, nous en sommes persuadés, ont été les promoteurs de cette heureuse réunion. Soyez certain, honorable monsieur, que nous n'oublierons jamais l'honneur que vous nous faites par votre aimable visite. Nous osons espérer qu'à une époque peu éloignée, nous aurons le plaisir de jouir de nouveau de votre présence au milieu de nous. Alors nous tâcherons de vous donner une réception digne de vos éminentes qualités, comme ministre d'un gouvernement puissant et paternel ; d'un gouvernement qui a élevé notre belle province à la position enviée qu'elle occupe aujourd'hui parmi les autres pays—position à laquelle, nous nous plaisons à le dire, vous avez personnellement contribué par vos hautes capacités et par vos talents distingués comme homme d'Etat.

Au nom des Canadiens-français des townships de Dover, Est et Ouest, nous osons nous souscrire,

Cher Monsieur,

Avec le plus profond respect,
Vos humbles et obligés serviteurs,

Antoine Ouellette, Philippe Blair, Joseph Béchard, John B. Gow, Jean Béchard, Ambroise Thibaudeau, Isidore Hébert, Leandre Bélanger, Narcisse Gendreau, Emile Saint-Jean, Alex. Robert, Pierre Robert, André Moor, Alex. Deloge, Jacob Pinsonneault, Isidore Pelletier, André Pelletier, Théodore Bourdeau, Moïse Bourassa, Joseph Thibaudeau, Nap Pinsonneault, Calixte Béchard, sr, Calixte Béchard, jr, Jos Pinsonneault, Moïse Caron, Pierre Daniel, Antoine Daniel, François Pruneau.

Voici maintenant la réponse de l'honorable M. Langevin à cette adresse, que M. Rufus Stephenson, le populaire député du comté de Kent aux communes, doit faire parvenir de suite aux signataires :

Département des travaux publics,
Ottawa, 7 août 1880.

Messieurs,—La réception de l'adresse que vous me faites l'honneur de me présenter, et que j'ai reçue aujourd'hui des mains de votre député, M. Rufus Stephenson, au sujet de ma récente visite à Dover, m'a causé beaucoup de plaisir.

Je puis vous assurer que j'ai éprouvé beaucoup de satisfaction à me trouver au milieu de vous, et bien que j'aie regretté de n'avoir pu, lors de ma visite, rencontrer tous mes compatriotes français du canton de Dover, comme je suis convaincu que les travaux occasionnés par la récolte du blé, qui, cette année, a été très abondante, ont été seuls cause de leur absence, je suis heureux de pouvoir les féliciter et de m'unir à eux pour remercier la Providence d'avoir si bien récompensé leur travail.

Lorsque, à une future occasion et à une saison plus convenable, il me sera encore permis de visiter Dover, je serai heureux de pouvoir alors rencontrer nos amis en plus grand nombre, et de leur exprimer, en mon nom et au nom du gouvernement, combien nous concourons dans les remarques de votre adresse relatives à la position qu'occupe maintenant notre pays par rapport au monde entier.

J'ai éprouvé beaucoup de satisfaction en voyant que, tout en conservant toujours un grand respect pour la langue et les coutumes de vos ancêtres, vous avez cependant su reconnaître toute l'utilité et les avantages commerciaux qui peuvent découler de l'harmonie et de la bonne entente qui doivent exister entre vous et vos concitoyens de nationalités diverses. En appreciant et reconnaissant, comme vous le faites, leurs droits et leurs priviléges, vous vous assurez par là même leur respect, leur amitié et leur appui.

La confédération dont nous faisons partie est assez vaste et assez prospère pour permettre à tous ses habitants de vivre entre eux en paix et en harmonie sous la protection du drapeau anglais, qui à toujours, dans le passé, protégé les libertés de notre peuple, et qui continuera de même à l'avenir, assurant à notre pays le respect qui lui est dû de la part des autres nations du globe.

Veuillez me croire,
Messieurs,
Votre très dévoué.
Hector L. Langevin.

M. Antoine Ouellette
et autres signataires de l'adresse.

LOIN DU PAYS

Va dire à mes Amis
Que je me souviens d'eux !

"Nous aurons une séance littéraire à laquelle vous pourrez prendre part. Viendrez-vous ?"

C'est M. Ferdinand Gagnon, rédacteur du *Travailleur*, de Worcester, (Massachusetts), qui m'écrivait ainsi.

" Samedi matin, à neuf heures, j'arriverai pour me mettre à vos ordres." Telle fut la réponse.

Une petite journée de voyage et l'on va de chez nous au cœur de la Nouvelle Angleterre.

Ce n'est donc pas le trajet qui effraie. Comment se fait-il que nous nous dirigions si peu souvent de ce côté ? La plupart d'entre nous battent, chaque année, les plages du golfe Saint-Laurent, à la remorque des gens ennuyés que la mode y entraîne ; on revient en maugréant contre la mode, qui n'est qu'un esclavage déguisé, et contre les places d'eau, qui sont d'une monotonie à rompre toute patience.

Ne serait il pas temps de changer d'air, de décrocher, comme on dit, une autre guitare ?

Cette réflexion m'avait déterminé à partir. J'espérais lier connaissance avec nos compatriotes de Worcester et revenir après avoir découvert un pays nouveau. La vieille histoire de Jacques Cartier, quoi !

I

Vous avez quitté Montréal, passé par Saint-Jean, coupé la frontière, salué Saint-Alban, traversé le Vermont, et le char à feu roule toujours. Voilà le New-Hampshire ; on vous annonce Montpellier, Concord, Manchester, Nashua, des centres manufacturiers considérables.

Vous vous sentez loin du pays Cent lieues, c'est bientôt fait.

Un panorama nouveau s'étend sous vos yeux. Les rivières sont des filets d'eau ; la campagne, toute verdoyante qu'elle est, n'a pas l'opulence de celle du Canada ; ce sera pire dans le Massachusetts, mais que d'activité, que de mouvement !

Les convois se dardent à toute vapeur dans vingt directions. Chaque ville est comme une étoile d'où rayonnent de longues files de ces voitures fantastiques que nos grand'mères n'ont jamais vues, même en rêve.

Partout, à droite, à gauche, apparaissent des constructions d'une étendue qui étonne. Je les ai prises pour des casernes. Ce sont les filatures, les usines ; c'est là que se chargent les milliers de chars qui sillonnent les environs et qui portent sur tous les points de l'Amérique les produits de l'industrie des Yankees.

Comme on se trouve dépaysé !

Mais pardon, ces manufactures regorgent de Canadiens. Descendez un instant, pendant que la locomotive prend de l'eau. Vous entendez parler français ; vous êtes entouré de compatriotes. On vous demande si la chaleur est forte au Canada, cette semaine ; si les orangistes vont sortir en procession, si... enfin des nouvelles, des nouvelles et encore des nouvelles.

—Quel est votre nom ?

—Un tel.

—Comment ! de tel village ?

—Oui, monsieur.

—Eh bien ! nous sommes parents ; je suis un tel.

Et c'est comme cela, tout le long de la route. Le Canada qui recommence en pleine terre étrangère.

A Manchester, notre convoi s'est arrêté juste en face d'une manufacture. Nous fermons la route. La cloche du travail sonne, il est sept heures du matin, les rues voisines s'emplissent de monde, de filles et de femmes surtout, et cette foule arrive sur nous, séparée en cinq ou six colonnes, comme une armée. C'est un spectacle à voir ; nous nous précipitons aux portières ; l'invasion approche, précédée par un murmure, un caquetement, au milieu duquel l'accent du Canada tient la haute note. La première fille qui aborde les chars enjambe le marchepied, traverse la plateforme, descend de l'autre côté, et tout est dit ; la voilà sur le terrain de la manufacture. En cinq minutes, il en passe douze ou quinze cents de cette façon.

Je comprends maintenant pourquoi l'association Montcalm fait venir des conférenciers du Canada... que ne fait-elle venir aussi des officiers militaires (mon département s'y prêterait) ; nous pourrions conquérir les Etats-Unis... car, suivant la coutume de nos pères, nous avons autant d'hommes que de femmes.

Je suis, on le voit, sur la bonne route. Elle ne pourrait être meilleure, attendu que la compagnie du *Vermont Central* nous transporte. C'est la ligne favorite des Canadiens. Ils y sont comme chez eux. Cette compagnie a la délicatesse de nommer des Canadiens dans les divers grades de son service. Il suffit de citer A. G. Lalime, écr, de Worcester, son agent général, dont le nom est un talisman pour nos compatriotes en voyage.

Ceci me rappelle un trait. Il y a quelques années, revenant au Canada par une autre voie que le *Vermont Central*, j'allai causer avec des Canadiens qui retournaient au pays revoir leurs familles. Nous approchions de la frontière. L'un de mes interlocuteurs ayant assez parlé, secoua sa pipe et tend un gobelet sous la fontaine. Pas d'eau. Grimace de mon homme. " C'est comme ça, nous dit-il, plus qu'on approche du Canada, plus que c'est chien !"

La négligence des employés du chemin de fer était mise au compte de notre pays, et dans un langage peu académique, ce qui double la faute.

De ce je tire un trait moral :
Passez par le *Vermont Central*.

II

De tous les pays d'Amérique, le plus complètement protestant, je pourrais dire anti-catholique, fut le groupe de provinces qui recevait son inspiration du Massachusetts. Il y eut un temps où non-seulement nos coréligionnaires ne pouvaient y pénétrer, mais où l'on brûlait bel et bien les protestants qui s'écartaient des doctrines prêchées par les puritains.

En vertu de quel miracle voyons-nous aujourd'hui les catholiques si nombreux dans ces Etats ?

L'émigration irlandaise répond.

Les Canadiens, gardant le dépôt de la foi, ont couvert de leurs missionnaires et de leurs religieuses sur presque tous les points du continent.

Restait la Nouvelle Angleterre à entamer, la tâche semblait dépasser nos forces—c'est alors que l'Irlande est apparue, représentée par des milliers de ses enfants ; on a vu se dresser sur la terre classique du protestantisme des temples catholiques. Rome, qui juge sagement, a choisi un Irlandais, Mgr McCloskey, pour le premier cardinal américain.

Mais, me direz-vous, que font les Canadiens sous ce rapport ?

N'oublions pas qu'ils viennent à peine de s'introduire dans ces contrées, et qu'il serait injuste d'exiger d'eux plus que le temps ne permet.

Si je suis bien renseigné, nos gens commencèrent par ne pas s'occuper de religion. Ils se sentaient dans un pays essentiellement protestant. Au bout de quelques années, ceux qui avaient appris l'anglais se hasardèrent dans les églises irlandaises ; mais la majorité ne le voulut pas, à cause de la langue qui leur faisait penser au protestantisme.

Il est à propos de mentionner que tout en apprenant assez d'anglais pour se guider dans leur travail, nos compatriotes n'ont généralement qu'une mince teinture de cette langue. Le révérend M. Primeau, curé de Worcester, m'assure que même à présent, un grand nombre sont incapables de comprendre un sermon prononcé en anglais. Ceci s'applique, bien entendu, à la classe illettrée, mais rappellons-nous qu'elle est de beaucoup la plus nombreuse.

En conséquence, il fallait des prêtres canadiens. Ce remède a été appliqué avec un succès inouï. Des chapelles et des églises " canadiennes" ont surgi comme par enchantement. A l'heure qu'il est, tous nos gens, à peu d'exceptions près, fréquentent l'église et tiennent une conduite régulière : grand contraste, me dit-on, avec ce qui se passait il n'y a pas dix ans.

Le type du curé canadien aux Etats-Unis est peut-être M. Primeau. En tous cas, il est l'un de ceux qui ont le plus travaillé en ce pays. Il n'a rien du missionnaire, c'est une reproduction intelligente du curé canadien. Pour en arriver à cette stabilité, il a fallu passer de rudes quarts d'heure. Mais, enfin, la tâche est heureusement accomplie, ou du moins elle s'achève. Rien ne complète la vie pour nous comme l'existence du curé,—non pas du missionnaire, mais du curé résidant, prenant part à tout ce qui nous arrive et formant partie de la famille. Cet appoint qui facilitera la conservation de nos nationaux aux Etats-Unis est regardé, avec raison comme d'une très-grande valeur.

Notre-Dame-des-Canadiens, église protestante achetée par nos compatriotes, est placée dans un des meilleurs endroits de Worcester, regardant le parc public, lieu charmant où les hêtres et les marronniers jettent leurs ombrages à profusion En me retrouvant, le dimanche 7 juillet, dans cette foule de Canadiens qui entendaient la messe et dont la tenue et les habits (nous sommes fiers, trop fiers sous ce rapport, au Canada comme aux Etats-Unis) me rappelaient si bien nos bonnes paroisses, je ne saurais dire ce que j'éprouvais : il faut aller à 400 milles de chez soi pour rencontrer de pareilles surprises et pour comprendre la patrie.

Benjamin Sulte.

(A suivre.)

ÇÀ ET LÀ

—M. Auguste Gagné, ancien zouave pontifical, est établi depuis plusieurs années dans la paroisse de Saint-Jérôme, vallée du lac Saint Jean ; et il dit à qui veut l'entendre qu'il ne peut que trop se féliciter d'avoir un jour pris cette détermination et de s'être fait colon. Ayant eu le plaisir de le rencontrer dernièrement à Québec, nous avons obtenu les renseignements suivants :

Dans la vallée du Saguenay, où d'ailleurs on ne doit pas juger le sol d'après le boisé, on trouve mélangées presque toutes les espèces végétales du Canada, et surtout beaucoup de frêne. La terre est aussi de nature très diverse et très mêlée. Dans le même sillon que trace sa charrue, le laboureur découvre de la terre noire, de la terre grise, du sable et de la glaise. Par la culture, ces différentes espèces de terre se mélangent et s'amendent réciproquement. Les roches se font remarquer par leur absence. La surface est généralement plane, quoique coupée de distance en distance par des coulées assez profondes. Ces petits ravins, au lieu d'être une nuisance, sont au contraire d'une grande utilité, puisque par eux, les terrains qu'ils circonscrivent deviennent faciles à égouter. Là, pas n'est besoin de grands fossés. Le sol est si riche qu'il n'y faut jamais semer plus d'un minot de blé à l'arpent, et souvent pas plus que les trois quarts d'un minot. Le rendement ordinaire est de quinze à vingt minots de blé à l'arpent ; quelquefois il va jusqu'à vingt-cinq. Sur une propriété dont le défrichement était fait depuis assez longtemps, et qui par conséquent n'était pas neuve, un cultivateur a semé du blé sur la même pièce de terre pendant sept années consécutives et sans aucun engrais. Cela ne l'a pas empêché de toujours récolter la même quantité, c'est-à-dire celle qui vient d'être mentionnée. La température est plus douce qu'à Québec, étant celle des Trois-Rivières. M. Gagné a déjà lui-même semé du blé le 24 juin, ce qu'on n'ose jamais tenter dans les parties les plus méridionales de la province de Québec ; et néanmoins, il a récolté du bon grain et en assez grande quantité. Mais il est bon d'ajouter que l'année avait été exceptionnelle et qu'il ne faudrait pas toujours espérer le même résultat. En résumé, la vallée du lac Saint-Jean est en Canada une des plus avantageuses à l'agriculture.

Ripon—Il y a dans le canton de Ripon, comté d'Ottawa, un lac bien beau, bien poissonneux, qui se fait nécessairement appeler *lac Vert*. L'eau en est effectivement verte, ou, du moins, paraît telle ; mais elle ne laisse pas d'être claire et limpide. On y distingue, sans la moindre difficulté, les objets jusqu'à une profondeur de quinze pieds, de sorte que l'amateur qui pêche jouit du charmant plaisir de contempler, avant de le prendre, le plus petit des poissons qui veulent bien mordre à l'appât. Le gouvernement n'a plus de terre à concéder autour du lac Vert, mais plusieurs de celles qui sont déjà concédées, et en partie faites, sont à vendre.

Hartwell—Une grande partie de ce canton est occupée par une nappe d'eau qui a quinze milles de long sur cinq milles de large : le lac Simon, qui est aussi tantôt le lac Barrière et tantôt le lac d'Hartwell. De sa surface émargent quelques îles verdoyantes, fraîches et riantes, artistiquement taillées par la nature, et dont la plus grande est l'île du Canard Blanc. Elle sert de piédestal à une autre montagne assez haute, au sommet de laquelle on admire un second lac non moins beau que le premier, et où, dès le printemps, la truite se laisse prendre. Un joli petit lac dans un autre lac, et tout à fait distinct de ce dernier, c'est ce que le touriste, on le comprend, n'a pas à constater tous les jours. Cette île est la propriété du Canard Blanc, sauvage intelligent, autrefois interprète de la Couronne auprès des autres Indiens. Il y réside et la cultive.

Non loin de là sont la demeure ainsi que les moulins à farine et à scie de M. W. Pambrun, citoyen entreprenant, mécanicien habile, compatriote hospitalier, qui n'a pas craint de s'avancer dans le champs de la colonisation.

Il y a encore quelques terres à concéder autour du lac Barrière.

—M. Hercule Chenier, maire du canton d'Hartwell, ayant obtenu du gouvernement local, par l'entremise de notre dévoué député, le Dr. Duhamel, la somme de trois cents piastres, est à faire construire un pont considérable sur la rivière Nation, à l'endroit communément appelé *la Barrière*. Ce pont va être d'une grande utilité aux colons de la partie Est du canton, qui, en été, n'ont pas d'autre sortie.

Rigaud—La récolte du blé, cette année, va être une affaire manquée quant au rendement.

Sainte-Marthe—M. Cyprien Sauvé a établi dans cette paroisse une manufacture de fromage, qui est en operation depuis le printemps dernier.

Dans la nuit du 6 au 7 août, deux individus, ou plutôt deux forcenés qui étaient sous l'influence de l'alcool, furent rencontrés sur le chemin conduisant de Papineauville à Saint-André Avellin. Ils poussaient leurs pauvres chevaux à toute vitesse et laissaient échapper de leurs gosiers des cris sauvages qu'on entendait à trois milles de distance.

COURRIER DE HULL

—Le Rév. P. Z. Lacasse, O.M.I., le zélé apôtre de la colonisation, a donné hier, une conférence intéressante au bénéfice de l'église Notre-Dame, dans la salle du collège. La vaste salle était comble, et la soirée a dû lui donner une excellente recette.

Le Rév. Père part ce soir pour Québec.

—Durant la soirée de vendredi, un nommé Urgel Majeau était occupé à travailler avec son cheval attelé à une charrette le long du chemin à rails de MM. Sherman, Lord et Hurdmans, et près du moulin en haut du chemin qui conduit au pont suspendu, son cheval se mit à reculer dans la direction d'un précipice, où bientôt voiture et cheval furent précipités.

Dans sa chute, la charrette rencontra quelque obstacle qui ralentit sa descente, et le cheval passa tout droit à travers le harnais et s'abattit dans les flots, au fond d'un gouffre de 40 pieds de profondeur, que le vulgaire dit n'avoir pas de débouché. L'obscurité étant trop profonde pour faire des recherches qu'il croyait d'abord fort inutiles, notre homme gagna son logis tout pensif. Mais entre onze heures et minuit, le capitaine d'une barge en chargement au quai de M. Eddy, en bas du pont suspendu, entendit un bruit insolite qui attira son attention. Les parois de son bateau étaient frappées par des sabots ferrés qui ne devaient pas appartenir à l'espèce poissonnière, et avec l'aide d'un fanal, notre homme vit qu'il avait affaire à tout autre chose qu'à un monstre marin. C'était le cheval qui, ayant nagé jusque-là, et se sentant fatigué, demandait qu'on l'admit à bord. Le capitaine descendit avec quelques-uns de ses hommes dans une chaloupe et remorqua l'animal sur la grève au pied des bâtisses du parlement. Samedi matin, quelques personnes persuadèrent à Majeau de faire des recherches dans la direction de l'île, vis-à-vis l'embouchure de la glissoire de Hull, où il pourrait peut-être retrouver son harnais ; il se mit, de fait à la recherche de la dépouille du *petit cheval* gris qu'il avait tant aimé. Mais quelle ne fut pas sa joie lorsqu'il apprit que son petit cheval était vivant et bien portant, au pied du canal Rideau, où il le trouva quelques instants après ! Le petit cheval, dans sa descente rapide, avait probablement rencontré des courants sous-marins qui l'ont du coup extriqué des passes difficiles où sa chute l'avait engagé, et l'avaient ainsi rejeté dans des eaux navigables avec le résultat que nous connaissons.

Un bon rapport.

" En somme, dix longues années de maladie et de souffrances—qui m'ont coûté $200 par année ; total, $1200.—guéries par trois bouteilles des Amers de Houblon, prises par ma femme, qui a continuellement fait tout son travail depuis plus d'un an, sans perdre une seule journée : voilà ce que je désire faire connaître à tout le monde pour l'avantage de l'humanité.

" John Weeks, Butler, N.Y."

VOYEZ !

Styles pour l'été
Chapeaux de feutre Americains
Couleurs de goût
Nouvelles garnitures
Les derniers
Les meilleurs

R. J. DEVLIN

C. B. MAJOR,
AVOCAT,
Papineauville, Québec.
M. Major suit toutes les cours d'Aylmer, Hull et Lachute.

ON DEMANDE une nourrice résidente pour un enfant de deux semaines. S'adresser au No. 24 rue Wellington, entre 8 h. et 10 h. a.m., et 2 h. et 3 h. p.m.

ON DEMANDE
UN MEDECIN
pour la paroisse de Saint-Eugène, comté de Prescott, Ontario.

Bains de Natation !

BAINS DE NATATION ET DE LAVAGE
RUE NICOLAS.
Ouverts pour la saison, tous les jours (dimanches exceptés) de 6 heures du matin à 5 heures du soir.
Prix..... 15 cts chaque
Billets de saison..... $5.00
Do do pour dames..... 2.00
Tous les soirs (mercredis exceptés), de 7 heures p. m. à 10 hrs p. m.,
10 CENTINS.
Le mercredi, de 6 heures du matin à 10 heures du soir, pour les dames seulement, aux mêmes conditions.
Service par des personnes du sexe.
247, RUE NICOLAS,
A l'est du pont de la rue Maria.

CETTE SEMAINE
Vente Spéciale
DE
Etoffes à robes à 7c
Etoffes à robes à 12c
Etoffes à robes à 15
Chez Still et Cie

Vente Spéciale
CETTE SEMAINE
Indienne et Mousseline, 5c
Bonne indienne qui ne change pas, 10c.
Galatées réduits à 12c
Piqués cordés blancs, 12d
Mousseline Pompadour, 12c
Mousseline française, 15c
Chez Still et Cie.

Vente Speciale
CETTE SEMAINE
Gants de kid utiles, 50c
Gants de kid non-préparés, 65c
Beaux gants de kid, 90c
Meilleurs gants de kid, $1

Bonneterie cette semaine
Grande réduction dans la Bonneterie
Chaussettes d'enfants
Chaussettes de dames
Chaussettes de messieurs

Vente Spéciale
CETTE SEMAINE
Chez Still et Cie.
Parasols à 25c
Parasols à 35c
Parasols à 50c
Parasols à 75c
Parapluies, de 25c

Vente Spéciale
CETTE SEMAINE
Chez Still et Cie.
Broderies à bon marché
Fichus pour dames à bon marché
Fiches en dentelle pour dames à bon marché
Corsets à bon marché
Coton à bon marché
Cretonnes à bon marché
CHEZ
STITT ET Cie
53 et 55 Rue Sparks

Paniers de Marché
ET
PANIERS DE COLLATION
En grande Variété
CHEZ
C. S. Shaw & Cie
IMPORTATEURS
63, rue Sparks
N. B.—N'achetez pas avant d'avoir vu nos prix.

T. J.

A maintenant en main un magnifique approvisionnement de
Thé de 40 cents !
De qualité supérieure, sans égal pour aucun prix.
—AUSSI,—
Sucre Jaune magnifique,
à 8, 9 et 10c. la livre.
Qu'on en fasse l'essai, et je suis convaincu qu'on y reviendra souvent.
T. J. CUNN,
Coin des rues Rideau et Dalhousie, Basse-Ville.
Ottawa, 10 juillet 1880. 1an

MAISON D'EDUCATION
POUR LES
JEUNES DEMOISELLES.
Congrégation de Notre-Dame,
Rue Gloucester, Ottawa.
L'année scolaire de cette institution commence le 1er de Septembre. Le cours d'études est complet et la médaille d'or, diplôme de cette maison, est donnée aux élèves qui le terminent.
N. B.—Une médaille d'argent, présentée par Son Excellence le Gouverneur-Général, sera décernée, à la fin de l'année, à l'élève qui se distinguera par une application soutenue et par une grande fidélité au réglement.
Un cours spécial de couture est suivi avec succès par les élèves. On donne une attention particulière à l'économie domestique.
La Musique, le Dessin, la Peinture, l'Allemand, le Latin, l'Italien sont des extras.
Pour les termes et autres informations, s'adresser à
Sr. SAINT-GABRIEL,
Supérieure.
Ottawa, 22 juillet 1880.

LITS DE PLUME NETTOYES.
Ayant acheté un engin, chaudière et tous les autres accessoires nécessaires à un établissement destiné à porter remède à cette terrible nuisance domestique—des lits de plume malpropres—au moyen d'une pression élevée je nettoie les plumes, en en enlevant les souillures, la graisse et la fièvre. Je répare aussi les matelas et tapis de toute sorte par le même procédé. Prix modérés. Pour donner satisfaction aux pratiques, les lits seront pesés en entrant et en sortant.
On sollicite une visite.
A. BEAUVAIS,
200, rue Cumberland.
Certificat du Dr Beaudin
Je, soussigné, certifie que le procédé de M. Beauvais, pour le parfait nettoyage et la désinfection complète des lits de plume, offre de tels avantages sanitaires, que pas une seule famille, et encore moins les hôpitaux, orphelinats ou autres hospices, ne devraient négliger d'encourager cette nouvelle industrie en envoyant leurs lits à l'établissement de M. Beauvais.
Hull, 7 juillet 1880. Dr BEAUDIN.

Quelque chose qui mérite d'être connu !
C. GAGNÉ ET Cie.
Viennent d'arriver de Montréal où ils ont acheté un fonds considérable de Hardes faites et de Tweeds !
LES PLUS BELLES
Hardes faites
DANS LA VILLE.
Venez les voir. Toujours heureux de montrer les marchandises.
HABILLEMENT COMPLET POUR $7.50.
277, Rue Wellington.

Dr O. DAGENAIS
Médecin-Chirurgien.
Orléans, Ont.